

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 51 [i.e. 52]

Artikel: Un abus dangereux : (chronique genevoise) : 4
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-177372>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le lecteur aurait tort de généraliser ces observations ; cependant il avouera que dans beaucoup de communes les choses se passeront ainsi. Peut-être irait-on jusqu'à exiger du régent quelques services électoraux, sa nomination définitive sera à ce prix. Reste à savoir si le meilleur régent est celui qui flatte le plus adroûtement les autorités communales.

L'indépendance de caractère, la liberté dans ses aîlures, voilà selon nous la première qualité d'un instituteur. C'est le seul moyen d'inspirer aux élèves du respect et de l'affection ; les partialités, les bassesses sont aisément devinées par les enfants, elles n'amènent ni progrès, ni discipline, ensorte que le provisoire serait aussi fatal aux élèves qu'à l'instituteur.

En résumé, le projet, qui renferme à part cela d'heureuses dispositions, a trop respecté les instincts communaux. Si ce provisoire de trois années était adopté, nos jeunes régents, ne voulant pas être en butte aux vexations, ni courber la tête sous l'arbitraire, iraient sans doute porter à l'étranger les résultats de leurs travaux et de leurs talents. Nous ne saurions les en blâmer. Mieux vaut s'exiler que s'avilir.

J. B.

Qu'est-ce que la philosophie ?

Rassurez-vous, ami lecteur. Nous ne voulons pas aller sur les brisées d'un moderne Platon, ni faire concurrence aux bacheliers ès-lettres admis cette année. Il ne sera question dans ces lignes ni de syllogisme, ni de non-moi, ni d'objectif, ni de subjectif, mais purement et simplement du bon sens.

Le bon sens ! non pas celui que vous ou moi pourrions bien avoir, quoiqu'il n'y paraisse guère, mais celui qui s'est réfugié dans la métropole des petits pois, du tabac et du petit salé.

Là, sous cette heureuse atmosphère, il s'est cristallisé, il a pris la forme périodique et la majuscule. Les bureaux du *Bon sens* sont établis aujourd'hui dans la cité de Berthe.

Le prospectus de cet utile journal résout à merveille la question énoncée plus haut. Qu'est-ce que la philosophie ? « C'est, dit-il, l'application de la science aux usages de la vie. » Peut-être changeons-nous quelque chose au texte, mais c'est le sens général de la définition.

Elle nous a enchanté. Au lieu de végéter au sein des brouillards de la métaphysique, le *Bon sens* voudra ses colonnes à des sujets bien plus importants et plus variés. Dans le même numéro, il pourra comparer la chicorée Lotzbeck et C° avec d'autres surrogats moins renommés, et examiner l'influence du panthéisme sur les croyances populaires. D'un bout à l'autre ce sera de la philosophie.

Le citoyen Gudet, inventeur d'une machine à boucher les bouteilles, prendra place immédiatement à côté de Kant, et les sept sages de la Grèce coudoieront les

membres de la société des pétroles, toujours dans les colonnes du dit journal.

Il y aura bien des gens étonnés d'avoir gagné leurs éperons de philosophes à si bon marché. Tel respectable industriel, auteur d'un procédé nouveau pour la conservation de la choucroute, pourra dire en parlant de Socrate, mon confrère, et tutoyer M. Cousin, si jamais il le rencontre.

Cette publication promet d'être extrêmement réjouissante. Et quand on songe qu'un si grand bienfait a pour base une définition un peu hardie, on ne saurait s'empêcher de s'écrier avec Pascal : « Il n'y a qu'à bien définir. »

Appliquons à d'autres sciences cette logique aussi nouvelle que fructueuse :

La chimie sera pour tel ou tel *philosophe* l'art de jouer de la petite flûte ; la physique, la science de l'équilibre ; la géologie, la connaissance des engrâis, etc.

Cependant un scrupule me saisit. Quel fil d'Ariane me donnerez-vous, ô *Bon sens*, pour me guider au milieu des innombrables travaux de l'esprit humain, si les termes qui les désignent n'ont plus de signification précise, et empiètent sans pudeur les uns sur les autres ?

Mais ce n'est qu'un scrupule. Ne perdons pas de vue les avantages qui résultent d'une bonne définition. Les journaux, dont les en-têtes sont passablement monotones, ne feraient-ils pas bien d'employer cette belle découverte ? La *Gazette de Lausanne*, journal de physique, la *Feuille d'avis*, journal géologique, le *Message populaire*, journal chimique, etc., voilà qui varierait un peu les plaisirs et ne tromperait personne ; car ces journaux sont bien connus.

Nous souhaitons en terminant heureuse chance au *Bon sens*, et moins de modestie à son rédacteur.

J. B.

UN ABUS DANGEREUX.

4.

(Chronique genevoise.)

CHAPITRE III.

Le retour du bal.

Déjà des groupes plus bruyants que joyeux sortent du théâtre où se donne le bal. La neige tombe, un vent glacé fouette la figure des rares passants attardés, deux heures sonnent à l'horloge de la Place neuve.

Ah ! voici notre hussard !

Mais sa démarche est chancelante, sa parole embarrassée, il paraît complètement gris.

Après avoir embrassé à plusieurs reprises un petit domino rose qui s'enfle avec un groupe de masques, Frantz reprend le chemin de sa demeure en parlant seul, comme nous avons vu qu'il avait l'habitude de le faire.

« Pas mal ! pas mal ! dit-il. Aimables et rieuses, parlez-moi des sylphides du bal.

« Voilà les femmes comme je les comprends, c'est-à-dire des jouets qu'on brise quand ils cessent de plaire. Mais ces divinités devant lesquelles il faut être respectueux et soumis, je n'en fais aucun cas !

» Ne sont-ce pas plutôt elles qui me dédaignent ?
 » C'est possible !
 » Les flammes de punch jettent un jour merveilleux sur mes véritables sentiments ; si j'en buvais souvent ainsi, je deviendrais un profond penseur, qui sait ? Un la Bruyère.
 » Mais j'y songe, une autre raison doit infailliblement me lancer dans la philosophie ; c'est que mon gousset est vide, complètement vide, par la grâce de deux beaux yeux bleus qui m'ont fait faire des folies.
 » Ah ! les yeux bleus ! les yeux bleus !
 » Et les cheveux blonds comme ceux de Madeline !...
 » Pourquoi diable vais-je penser à cette péronnelle qui fait si peu cas de moi quand il y a tant de femmes qui m'adorent ?
 « Voilà certainement un des plus ridicules travers de l'esprit humain. »

Pendant ce court soliloque et les intervalles de silence qui le coupaient en plusieurs endroits, Frantz Reynold avait franchi la distance qui le séparait de son logis.

Arrivé au pied de l'escalier, il fut douloureusement surpris en voyant que le gaz était éteint.

L'obscurité de la nuit, jointe aux vapeurs qui troublaient son cerveau, lui permettaient à peine de se reconnaître dans une maison qu'il habitait depuis plusieurs années.

Au premier étage le beau hussard fit une halte, ses jambes se refusant à le hisser plus haut.

« Maudit punch ! murmura-t-il en s'appuyant à la barrière ; tu ne me séduiras plus avec tes flammes irisées, je te veux ma haine ! »

Après un repos d'un quart d'heure, Frantz poursuivit son ascension nocturne.

Lorsqu'il eut atteint le palier du second étage, il fut indécis, ne se rappelant point où il était. Il monta encore quelques marches qu'il redescendit bientôt en disant qu'il ne voulait point aller coucher avec le vieux musicien qu'on disait somnambule.

Ayant cherché dans sa poche son passe-partout, Frantz l'entendit jouer avec tant de précision dans la serrure, que ses doutes s'évanouirent devant cette preuve convaincante, et il entra dans l'appartement.

Son premier soin, avant de traverser le corridor, fut d'ôter ses bottes, afin que sa mère, qui avait le sommeil fort léger, ne s'aperçut pas de son état d'ivresse.

En conséquence il prit mille précautions pour gagner sa chambre sans bruit.

Tout allait pour le mieux jusque là ; mais voulant allumer sa bougie et ne la trouvant point à l'endroit où il l'avait éteinte, il pensa que madame Reynold l'avait emportée, et de peur de réveiller quelqu'un, il se décida enfin à se coucher sans voir clair.

A la place où sa mère lui mettait une chaise pour qu'il déposât ses vêtements, il fut étonné de rencontrer le vide, ce qui redoubla sa mauvaise humeur et les exclamations de :

— Maudit punch ! — Satané punch ! Qui me trouble la vue ! — Je n'en reboirai de ma vie !

Tout en se lamentant de la sorte, il ôtait pièce à pièce sa défroque militaire et la posait sur son lit, lorsqu'une voix fraîche et argentine sortant des couvertures s'écria d'un accent effrayé :

— Qui est là ?... Mon Dieu !... Qui est là ?...

Un frisson mortel parcourut le corps de Frantz et le dégrisa subitement.

— Je suis perdu ! dit-il, je me suis trompé de porte.

La jeune fille ne comprit point ces mots, mais elle entendit une voix d'homme qui n'était ni celle de son père ni celle de Georges, elle crut à une apparition diabolique et se mit à crier de toutes ses forces pour demander du secours.

Frantz, tout en cherchant ses vêtements à la hâte, protestait de son innocence et suppliait Madeline de se taire ; elle n'entendait rien et faisait retentir la maison de ses cris.

La scène se compliqua lorsque les deux messieurs Mareillo, accourant avec de la lumière, trouvèrent dans la chambre de la

jeune fille un militaire déchaussé qui n'avait plus de son costume que le pantalon de rigueur.

Décrire la colère, l'effroi, l'étonnement répandus sur tous ces visages est chose impossible.

Frantz chercha d'abord à expliquer comment son passe-partout avait ouvert un appartement qui n'était pas le sien, — faute grave dont le propriétaire devait seul être responsable.

Georges le crut sur parole ; il savait déjà qu'un même abus avait provoqué les frayeurs de sa tante, dont le revenant n'était autre que le vieux musicien somnambule, qui retournait tous les soirs évoquer ses plus chers souvenirs dans le lieu même qui leur avait donné naissance.

Pour ne pas désobliger mademoiselle Mareillo en la contrariant, le jeune homme avait fait venir un serrurier à son insu et l'avait ainsi débarrassée du rêveur sentimental, en lui laissant croire toutefois, qu'elle devait ce miracle à la magie.

Notre hussard, plus honteux et plus confus que ne l'ait jamais été le corbeau de Lafontaine, se retira en faisant mille excuses, et le lendemain toutes les clés de la maison furent changées.

Ce n'est pas tout.

Afin de lui prouver qu'il croyait à sa parole, Georges se montra d'abord poli envers son voisin, puis des relations plus étroites s'établirent entre les deux jeunes gens et modifièrent sensiblement le caractère de Frantz. Attribuer ce changement à l'influence de Georges serait folie ; l'amour seul est capable de ces grandes transformations. Un regard, un sourire de Madeline accomplissaient des prodiges, et la jeune fille, heureuse d'entendre son frère louer de plus en plus la conduite régulière et le généreux dévouement de son ami, souriait souvent.

Un soir, M. Mareillo demanda à sa fille ce qu'elle pensait de Frantz Reynold.

La subite rougeur et l'émotion de Madeline répondirent pour elle.

— Eh bien ! ajouta son père, puisqu'il te plaît, je lui dirai qu'il peut se regarder dès aujourd'hui comme ton fiancé, le pauvre garçon n'osait me demander ta main, ce soir encore il s'attend à un refus.

Frantz rend sa femme très-heureuse, et lorsque ses amis lui demandent ce que sont devenus ses principes tyranniques, il répond qu'il les a tous noyés une nuit de bal dans un bol de punch.

JEANNE MUSSARD.

Nous accueillons avec plaisir les jolis vers suivants qui viennent de nous être adressés. Signés des initiales E. T., nous croyons pouvoir les attribuer à la plume d'un de nos anciens abonnés qui, paraît-il, ne nous garde plus rancune depuis la polémique assez piquante à laquelle un de nos articles avait donné lieu et au sujet duquel il s'était montré un peu trop susceptible.

Nous sommes charmés de voir cette affaire se terminer aussi poétiquement.

Au Conteure vaudois.

Tu veux, dis-tu, devenir sage,
 Ami *Conteur*, en vieillissant,
 Et laisser-là tout badinage,
 Pour tes amis, par trop blessant !
 Faut-il oublier ma colère,
 Tes traits mordants, ton air moqueur ?
 Je le veux bien, mais fais la guerre,
 Aux abus seuls, pas au lecteur.

En paix nous laisserons l'escargot et l'abeille,
 Ramper ou butiner dans la chaude saison :
 Travaille comme l'un, ne perds ni jour ni veille,
 Et comme l'autre, ami, tu feras ta maison.

E. T.

Pour la rédaction : L. MONNET. S. GUÉNOUD

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN.